

Scène 5 Huis Clos de Jean-Paul Sartre

[...]

GARCIN Tant que chacun de nous n'aura pas avoué pourquoi ils l'ont condamné, nous ne saurons rien. Toi, la blonde, commence. Pourquoi ? Dis-nous pourquoi : ta franchise peut éviter des catastrophes ; quand nous connaîtrons nos monstres ... Allons, pourquoi ?

ESTELLE Je vous dis que j'ignore. Ils n'ont pas voulu me l'apprendre.

GARCIN Je sais. A moi non plus, ils n'ont pas voulu répondre. Mais je me connais. Tu as peur de parler la première ? Très bien. Je vais commencer. (*Un silence.*) Je ne suis pas très joli.

INÈS Ça va. On sait que vous avez déserté.

GARCIN Laissez ça. Ne parlez jamais de ça. Je suis ici parce que j'ai torturé ma femme. C'est tout. Pendant cinq ans. Bien entendu, elle souffre encore. La voilà ; dès que je parle d'elle, je la vois. C'est Gomez qui m'intéresse et c'est elle que je vois. Où est Gomez ? Pendant cinq ans. Dites donc, ils lui ont rendu mes effets ; elle est assise près de la fenêtre et elle a pris mon veston sur ses genoux. Le veston aux douze trous. Le sang, on dirait de la rouille. Les bords des trous sont roussis. Ha ! C'est une pièce de musée, un veston historique. Et j'ai porté ça ! Pleureras-tu ? Finiras-tu par pleurer ? Je rentrais saoul comme un cochon, je sentais le vin et la femme. Elle m'avait attendu toute la nuit ; elle ne pleurerait pas. Pas un mot de reproche, naturellement. Ses yeux, seulement. Ses grands yeux. Je ne regrette rien. Je paierai, mais je ne regrette rien. Il neige dehors. Mais pleureras-tu ? C'est une femme qui a la vocation du martyr.

INÈS, *presque doucement*. Pourquoi l'avez-vous fait souffrir ?

GARCIN Parce que c'était facile. Il suffisait d'un mot pour la faire changer de couleur ; c'était une sensitive. Ha ! pas un reproche ! Je suis très taquin. J'attendais, j'attendais toujours. Mais non, pas un pleur, pas un reproche. Je l'avais tirée du ruisseau, comprenez-vous ? *Elle passe la main sur le veston, sans le regarder. Ses doigts cherchent les trous à l'aveuglette.* Qu'attends-tu ? Qu'espères-tu ? Je te dis que je ne regrette rien. Enfin voilà : elle m'admirait trop. Comprenez-vous ça !

INÈS Non. On ne m'admirait pas.

GARCIN Tant mieux. Tant mieux pour vous. Tout cela doit vous paraître abstrait. Eh bien, voici une anecdote : J'avais installé chez moi une mulâtresse. Quelles nuits ! Ma femme couchait au premier, elle devait nous entendre. Elle se levait la première et, comme nous faisons la grasse matinée, elle nous apportait le petit déjeuner au lit.

INÈS Goujat !

GARCIN Mais oui, mais oui, le goujat bien-aimé. (*Il paraît distrait.*) Non, rien. C'est Gomez, mais il ne parle pas de moi. Un goujat, disiez-vous ? Dame : sinon, qu'est-ce que je ferais ici ? Et vous ?

INÈS Eh bien, j'étais ce qu'ils appellent, là-bas, une femme damnée. Déjà damnée, n'est-ce pas. Alors, il n'y a pas eu de grosse surprise.

GARCIN C'est tout ?

INÈS Non, il y a aussi cette affaire avec Florence. Mais c'est une histoire de morts. Trois morts. Lui d'abord, ensuite elle et moi. Il ne reste plus personne là-bas, je suis tranquille ; la chambre, simplement. Je vois la chambre, de temps en temps. Vide, avec des volets clos. Ah ! ah ! Ils ont fini par ôter les scellés. A louer. Elle est à louer. Il y a un écriteau sur la porte. C'est ... dérisoire.

GARCIN Trois. Vous avez bien dit trois ?

INÈS Trois.

GARCIN Un homme et deux femmes ?

INÈS Oui.

GARCIN Tiens. (*Un silence.*) Il s'est tué ?

INÈS Lui ? Il en était bien incapable. Pourtant ce n'est pas faute d'avoir souffert. Non : c'est un tramway qui l'a écrasé. De la rigolade ! J'habitais chez eux, c'était mon cousin.

GARCIN Florence était blonde ?

INÈS Blonde ? (*Regard à ESTELLE.*) Vous savez, je ne regrette rien, mais ça ne m'amuse pas tant de vous raconter cette histoire.

GARCIN Allez, allez... Vous l'avez dégoûtée de lui ?

INÈS Petit à petit. Un mot, de-ci, de-là. Par exemple, il faisait du bruit en buvant ; il soufflait par le nez dans son verre. Des riens. Oh, c'était un pauvre type, vulnérable. Pourquoi souriez-vous ?

GARCIN Parce que moi, je ne suis pas vulnérable.

INÈS C'est à voir. Je me suis glissée en elle, elle l'a vu par mes yeux ... Pour finir, elle m'est restée sur les bras. Nous avons pris une chambre à l'autre bout de la ville.

GARCIN Alors ?

INÈS Alors il y a eu ce tramway. Je lui disais tous les jours : Eh bien, ma petite ! Nous l'avons tué. (*Un silence.*) Je suis méchante.

GARCIN Oui. Moi aussi.

INÈS Non, vous, vous n'êtes pas méchant. C'est autre chose.

GARCIN Quoi ?

INÈS Je vous le dirai plus tard. Moi, je suis méchante : ça veut dire que j'ai besoin de la souffrance des autres pour exister. Une torche. Une torche dans les cœurs. Quand je suis toute seule, je m'éteins. Six mois durant, j'ai flambé dans son cœur ; j'ai tout brûlé. Elle s'est levée une nuit ; elle a été ouvrir le robinet du gaz sans que je m'en doute, et puis elle s'est recouchée près de moi. Voilà.

GARCIN Hum !

INÈS Quoi ?

GARCIN Rien. Ça n'est pas propre.

INÈS Eh bien, non, ça n'est pas propre. Après ?

GARCIN Oh ! vous avez raison. (*A ESTELLE.*) A toi. Qu'est-ce que tu as fait ?

ESTELLE Je vous ai dit que je n'en savais rien. J'ai beau m'interroger ...

GARCIN Bon. Eh bien, on va t'aider. Ce type au visage fracassé, qui est-ce ?

ESTELLE Quel type ?

INÈS Tu le sais fort bien. Celui dont tu avais peur, quand tu es entrée.

ESTELLE C'est un ami.

GARCIN Pourquoi avais-tu peur de lui ?

ESTELLE Vous n'avez pas le droit de m'interroger.

INÈS Il s'est tué à cause de toi ?

ESTELLE Mais non, vous êtes folle.

GARCIN Alors, pourquoi te faisait-il peur ? Il s'est lâché un coup de fusil dans la figure, hein ? C'est ça qui lui a emporté la tête ?

ESTELLE Taisez-vous ! taisez-vous !

GARCIN A cause de toi ! A cause de toi !

INÈS Un coup de fusil à cause de toi !

ESTELLE Laissez-moi tranquille. Vous me faites peur. Je veux m'en aller ! Je veux m'en aller ! Elle se précipite vers la porte et la secoue.

GARCIN Va-t'en. Moi, je ne demande pas mieux. Seulement la porte est fermée de l'extérieur.

ESTELLE sonne ; le timbre ne retentit pas.

INÈS et GARCIN rient. ESTELLE se retourne sur eux, adossée à la porte.

ESTELLE, *la voix rauque et lente.* Vous êtes ignobles.

INÈS Parfaitement, ignobles. Alors ? Donc le type s'est tué à cause de toi. C'était ton amour ?

GARCIN Bien entendu, c'était son amour. Et il a voulu l'avoir pour lui tout seul. Ça n'est pas vrai ?

INÈS Il dansait le tango comme un professionnel, mais il était pauvre, j'imagine.

GARCIN On te demande s'il était pauvre.

ESTELLE Oui, il était pauvre.

GARCIN Un silence. Et puis, tu avais ta réputation à garder. Un jour il est venu, il t'a suppliée et tu as rigolé.

INÈS Hein ? Hein ? Tu as rigolé ? C'est pour cela qu'il s'est tué ?

ESTELLE C'est avec ces yeux-là que tu regardais Florence ?

INÈS Oui. *Un temps. ESTELLE se met à rire.*

ESTELLE Vous n'y êtes pas du tout. *(Elle se redresse et les regarde, toujours adossée à la porte. D'un ton sec et provocant :)* Il voulait me faire un enfant. Là, êtes-vous contents ?

GARCIN Et toi, tu ne voulais pas.

ESTELLE Non. L'enfant est venu tout de même. Je suis allée passer cinq mois en Suisse. Personne n'a rien su. C'était une fille. Roger était près de moi quand elle est née. Ça l'amusait d'avoir une fille. Pas moi.

GARCIN Après ?

ESTELLE Il y avait un balcon, au-dessus d'un lac. J'ai apporté une grosse pierre. Il criait : « ESTELLE, je t'en prie, je t'en supplie. » Je le détestais. Il a tout vu. Il s'est penché sur le balcon et il a vu des ronds sur le lac.

GARCIN Après ?

ESTELLE C'est tout. Je suis revenue à Paris. Lui, il a fait ce qu'il a voulu.

GARCIN Il s'est fait sauter la tête ?

ESTELLE Bien oui. Ça n'en valait pas la peine ; mon mari ne s'est jamais douté de rien. *(Un temps.)* Je vous hais. Elle a une crise de sanglots secs.

GARCIN Inutile. Ici les larmes ne coulent pas.

ESTELLE Je suis lâche ! Je suis lâche ! *(Un temps.)* Si vous saviez comme je vous hais !

INÈS, la prenant dans ses bras. Mon pauvre petit ! *(A GARCIN :)* L'enquête est finie. Pas la peine de garder cette gueule de bourreau.

GARCIN De bourreau ... *(Il regarde autour de lui.)* Je donnerais n'importe quoi pour me voir dans une glace. *(Un temps.)* Qu'il fait chaud ! *(Il ôte machinalement son veston.)* Oh ! pardon. *Il va pour le remettre.*

ESTELLE Vous pouvez rester en bras de chemise. A présent ...

GARCIN Oui. *(Il jette son veston sur le canapé.)* Il ne faut pas m'en vouloir, ESTELLE.

ESTELLE Je ne vous en veux pas.

INÈS Et à moi ? Tu m'en veux, à moi ?